



Le MORVAN

AVRIL 80

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET

NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun (tél. (85) 52.15.35).

NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21340 Liernais.

Une des grandes figures de la Résistance française et des maquis du Morvan : «LE CAPITAINE LOUIS»

Le mardi 5 septembre 1944, vers le village de Chiddes, dans un champ qui servait de terrain de manœuvre aux maquisards, l'explosion d'un « mortier », récemment parachuté par les Britanniques, allait entraîner la mort brutale de sept résistants, parmi lesquels un des plus populaires et des plus jeunes parmi les chefs des maquis du Morvan, le capitaine « Louis », de son véritable nom **Paul Sarrette**.

Pour le millier de maquisards du maquis Louis, installés aux Fréchots, à l'Haut-de-l'Arche, au Tillot ou à Champlevrier, leur jeune chef de 23 ans, qui venait de disparaître, était un officier britannique de haut rang, dont les origines mystérieuses augmentaient sans doute le prestige. Tous pensaient que Louis Sawyer était Anglais ou Ecossais, et de nombreux Morvandiaux de la région de Luzy, de Millay, de Villapourçon ou de Château-Chinon, en seront encore persuadés, vingt ou trente ans après la fin de la guerre. Peut-être même certains de ces anciens maquisards qui liront ces lignes, croient-ils encore aujourd'hui, que Louis était sujet britannique ?... Il nous paraît donc intéressant de faire le portrait de ce personnage d'exception.

Les origines de Louis

Paul Sarrette est né le 14 novembre 1920, à Nice. Ses parents lui ont donné le prénom de Paul en hommage à un oncle, qui avait ce prénom, et qui avait été tué à l'âge de 19 ans, pendant la première guerre mondiale, dans la zone dite du « Chemin des Dames ».

Côté paternel, la famille est originaire du Bordelais. Un de ses ancêtres, Bernard Sarrette, capitaine

italien, n'était pas propice à des actions efficaces de résistance. Paul Sarrette va donc tenter de rejoindre l'Angleterre, et il y arrivera en 1941, en passant par l'Espagne, où il fut momentanément incarcéré, comme beaucoup d'autres résistants, qui prendront le même chemin.

Ensuite, il devait s'engager dans l'armée britannique, et il suivit l'entraînement intensif des parachutistes. A partir du 1^{er} juin 1941, il est intégré au S.O.E. (1), dirigé par le colonel Maurice Buckmaster, et il a le grade d'agent P 2 de première classe (équivalent à celui de capitaine). C'est au cours de cet entraînement qu'il va connaître un jeune Ecossais, professeur de français, Mackenzie Kenneth, originaire de la région de Perth. Ce dernier allait rejoindre Paul Sarrette, trois ans après, dans les bois du Morvan, et lui succéder après sa mort accidentelle. C'est le capitaine « Baptiste », qui continua, longtemps après la guerre, à venir régulièrement dans le Morvan (2). Parachuté en France, Paul Sarrette commença d'abord son action dans des réseaux de la région Lyon-Roanne. Après des actions spectaculaires, sabotages en particulier, son groupe devait être décimé. Il est blessé et arrêté, mais parvient à s'échapper de l'hôpital de Clermont-Ferrand, où il était soigné. Il parvint, non sans difficultés, à regagner l'Angleterre une seconde fois.

Mille neuf cents maquisards au pied du mont Beuvray

Le 22 décembre 1943, Paul Sarrette est à nouveau parachuté en France, cette fois, afin d'établir un puissant groupe de résistants, ainsi qu'un important dépôt d'armes

matériel radio. Londres allait en envoyer, quelques semaines plus tard, sous la forme de cinq émetteurs-récepteurs très perfectionnés.

Puis les deux amis mettent sur pied leur maquis qui, après un bref séjour à la Croix-de-Meu (commune de Poil), s'installe définitivement au hameau des Fréchots (commune de Larochemillay), au pied des magnifiques forêts des monts Beuvray et Prénéley. Les vestiges d'une ancienne voie romaine étaient visibles à peu de distance du camp, et l'histoire contemporaine semblait avoir retrouvé le même cadre que l'histoire antique... Le hameau des Fréchots était presque en ruine, et seule une petite ferme était encore habitée par un brave couple de vieillards, les époux Denis. Ces braves paysans morvandiaux vont continuer à vivre quelque temps au milieu du maquis naissant.

Peu à peu, durant les mois de juin et juillet, les volontaires vont arriver au maquis, progression très lente d'abord, mais qui s'accéléra formidablement au mois d'août, d'autant plus que Louis a décrété la mobilisation générale, dans la région de Luzy-Chiddes-Millay-Villapourçon. Il y a même un conseil de révision sommaire, organisé au maquis, par le docteur Léon Bondoux.

Au moment de la libération totale du Morvan (10 septembre 1944), le maquis Louis avait immatriculé sur ses registres près de 2.000 résistants, en comptant les 250 hommes des « groupes villageois » qui appuyaient son action.

Le plus beau et le plus fort des maquis du Morvan et du Nivernais

être appuyé, en août-septembre 1944, par une aviation « sur mesure ». En effet, des escadrilles de la Royal Air Force ont bombardé de multiples fois la route d'Autun à Luzy, pour anéantir des convois allemands en retraite, après des messages radio de Baptiste. Il pouvait donc faire intervenir des avions alliés « sur commande », en quelque sorte. D'où l'aspect spectaculaire de la route Autun-Luzy, en septembre 1944, jonchée de carcasses calcinées de chars, de canons ou de véhicules de toutes sortes de la Wehrmacht en déroute...

2^e La fructueuse coopération entre le maquis Louis et les groupes de résistants des villages voisins. A Saint-Honoré-les-Bains, c'est le groupe dirigé par un hôtelier, Georges Perraudin, qui ravitaillait le maquis, la nuit, et à Luzy, c'est l'équipe de sabotage qui lutte sous la direction du chef de gare, Joseph Pinet. Sans oublier l'astucieux garagiste Passard, qui est garagiste le jour et... charcutier clandestin, la nuit, pour les besoins du maquis. Peu importe si cet original résistant est contraint de fabriquer du saucisson avec du veau... Mais du saucisson fumé, s'il vous plaît !... Quant à Jules Bondoux, de Luzy également, dont les clipiers à lapins abritaient parfois des fusils-mitrailleurs, il distribuait la presse clandestine et les tracts de la Résistance.

La volonté de Louis d'être apolitique : il a été élevé dans la foi catholique et la tradition chrétienne. Il y a messe tous les dimanches, aux Fréchots. Louis n'est ni de droite, ni de gauche, c'est un soldat, courageux, téméraire, parfois même imprudent. Il développe dans son maquis la discipline et

Colas Breugnon

Extraits d'une remarquable conférence de notre confrère et ami, Lucien Hérard, à une réunion des Auteurs de Bourgogne :

Romain Rolland est né en 1866 à Clamecy. Il est mort en 1944 à Vézelay et il est enterré à Brèves dans une tombe non entretenue, pleine d'herbes folles, selon le désir qu'il avait exprimé.

Il y a plusieurs aspects de Romain Rolland. Ce fut un écrivain de réputation nationale, européenne, internationale. Et puis, il fut aussi un écrivain régional avec *Colas Breugnon*. C'est cet aspect que nous allons retenir particulièrement mais il me faut cependant rappeler que Romain Rolland a traité différents thèmes et que dans son œuvre, d'une grande importance, on peut notamment retenir la série des *Jean-Christophe*, qui ont été écrits de 1903 à 1912, suivie de *L'âme enchantée*, de 1922 à 1934. Il a été beaucoup plus connu par un livre, *Au-dessus de la mêlée*, qui lui a valu le Prix Nobel en 1916 et qui a fait un scandale extraordinaire au moment de sa publication. Il se référait surtout à l'amitié franco-allemande pour laquelle lui, Romain Rolland, avait beaucoup œuvré.

L'ouvrage que je veux retenir aujourd'hui, c'est l'œuvre d'un écrivain qu'on dirait maintenant « régionaliste ». *Colas Breugnon*, qui passe pour un roman et qui, en vérité, n'est pas un roman. C'est une succession de petites scènes et de propos surtout, qui font revivre la vie des habitants de Clamecy au début du XVII^e siècle, très exactement vers 1615-1616, à l'époque de Concini avant que Richelieu ait pris le pouvoir.

Cet ouvrage ne correspond pas du tout à l'idée que l'on a de Romain Rolland. Ce n'est pas le moins du monde un ouvrage

soutenu avec beaucoup de courage les de Cheveru qui étaient les seigneurs de Brèves et il a toujours montré beaucoup de fidélité à cette famille. Il essayait de gagner sa vie en faisant de l'arpentage ou bien en donnant des conseils de notaire. Il enseignait aussi l'anglais, le latin; il avait installé un observatoire, il faisait de l'astronomie; il écrivait.

C'est un personnage extraordinaire. Il s'est fait notaire à Brèves, mais il ne s'occupait pas de son étude, et il recevait volontiers de joyeux compagnons, buvant, mangeant, et on raconte qu'un jour il aurait reçu le tribunal de Clamecy et qu'après le repas, ils sont partis, lui en tête, jouant sur son violon, chez un ami à quelques kilomètres de là pour mettre en perche la feuille de vin que celui-ci venait de recevoir. Ce sont des choses qui, à l'époque, étaient parfaitement admises. Il est maire de Brèves, et c'est alors qu'il perd sa femme. Il lui survivra vingt ans, d'une manière assez tranquille. Il a une servante-maitresse, à la tête froide et aux appas généreux et il est très heureux ainsi. Tous les matins, il se lève à trois heures et il note ce qui s'est passé la veille, et il a quarante cahiers de souvenirs du 1^{er} janvier 1830 au 14 décembre 1843, quelques jours avant sa mort. Il se dispute au sujet des livres saints, il s'occupe d'exégèse, il se dispute avec son cordonnier, c'était un temps où les bouffes étaient volontiers des autodictates, et il connaît Claude Tillier. Au début, il le considère avec un certain dédain; il croit que c'est un petit maître d'école crotté, pauvre, assez malingre, mais quand paraissent *Les Phamphlets*, alors là, il est exalté, il le défend et il prend parti pour

G0 La Physiophile (Montceau-les-Mines) — Le canal du Centre (W. Bécousse) - Le Cimetière mérovingien de Saint-Clément-sur-Guye (H. Gaillard de Sermainville) - Carnets de guerre d'un médecin montcelien (L. Griveau) - Présence de Callipteris habellifera Weiss dans le stéphanien de Blanzay (J. Doubinger, M. Branchet, J. Lanciaux).

Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais — Communications à l'excursion de la société pour le 550^e anniversaire du pèlerinage de Jeanne d'Arc en Bourbonnais : la phalange angélique (H. Dussourd) - Jeanne et les Bourbons (P. Etienne-Noël) - L'itinéraire de Jeanne d'Arc (G. Chatard) - Les lettres de Jeanne d'Arc.

Notre Bourbonnais — La châtellerie de Gannat (R. Germain) - Démographie des campagnes de l'Allier (M. Delaruelle) - Le prieuré de Fontsalive (J. Corrocher) Saint-Pourçain sous le Premier Empire (D. Moulinet) - Les rues de Moulins à la fin du XVIII^e siècle.

Vivre en Bourgogne (avril 1980) — La pie au nid (L. Hérard) - Enquête sur la région (A. Mignotte) - Santé publique et hôpitaux (Ch. Vêque) - Les communes protestantes en Bourgogne (J. Fromental) - Claude Pallot, chroniqueur et peintre du Creusot (Marcel Barbotte) - Jacques Copeau et la campagne bourguignonne (M. L'Hôpital) - La cathédrale de Dijon entre dans son huitième siècle (R. Brain) - Drame sous le Directoire (H. Nicolas) - Les cahiers de la Société des Auteurs de Bourgogne.

Art et Poésie (printemps 1980) — Cette grande vibration (H. Meillant) - L'usage poétique d'une langue (A. Henry) - Le salon international de peinture (Poitiers, 1979) - Nos artistes, Michel Tesmoing et J.-C. Bembien (R. Le Cordier, M. Renard) - Poèmes, chronique des livres, etc.

Il ne sera pas parachuté directement dans le Morvan, mais dans le Jura, car un réseau anglais du S.O.E. y était déjà organisé depuis le début de 1943, sous la direction du capitaine anglais Harry Ree, qui va jouer un rôle d'instructeur et de conseiller militaire auprès des résistants. De la région de Montbéliard, Paul Sarrette est acheminé à Luzy, où il se cache d'abord dans le bourg, chez les familles Pautet et Passard, qui le reçoivent parfois avec surprise : le « nouveau chef » de la Résistance locale paraissait bien jeune, il avait l'air d'un lycéen...

Mais, pour avoir la liaison avec Londres, il fallait tout un matériel radio avec un spécialiste. Londres va donc en parachuter un, et ce sera Mackensie Kenneth qui sera largué, avec son matériel radio, dans la région de Toulouse. Paul Sarrette va le chercher, mais ils sont arrêtés par la Feldgendarmarie. Lors de leur transfert dans une voiture allemande découverte, ils parviennent à s'échapper en éliminant leurs deux gardiens. Ils rejoignent Luzy, sains et saufs, par le train, mais sans

La zone de Nice à Menton, contrôlée en partie par les soldats

discours, prononcé par le chef des F.F.I. de la Nièvre, le colonel Roche, le 1^{er} septembre 1946, à Luzy. Cet hommage remarqué, rendu au « Maquis Louis War Office », est d'abord un hommage à son chef et fondateur, dont la forte personnalité a fait de son maquis une arme efficace contre l'occupant, pour trois raisons essentielles :

1^o L'aide anglaise, d'abord, sous la forme d'armes, bien sûr, mais aussi de vêtements, d'argent liquide, sans compter de grandes quantités de médicaments, les premiers antibiotiques qu'il avait pu utiliser, étaient des médicaments anglais parachutés pour le maquis des Fréchots. D'autres officiers britanniques viendront renforcer les cadres du maquis, comme le capitaine écossais Davidson Sillitoe, connu des maquisards sous le nom de « David ». A la veille de la Libération, il y avait cinq capitaines de l'armée britannique dans le maquis Louis, ce qui le rapprochait considérablement d'une armée régulière. Louis a été un des rares chefs de maquis français, sinon le seul, à

Le 7 septembre 1944, dans l'église, puis dans le petit cimetière de Chiddes, une foule de paysans et de maquisards, des officiers français et britanniques, feront à Paul Sarrette des obsèques simples et émouvantes, et vingt ans plus tard, son testament spirituel sera gravé sur le monument du maquis.

(1) S.O.E. « Special Operations Executive », réseau d'agents britanniques parachutés en France, pour coordonner la lutte contre l'occupant.

(2) Mackensie Kenneth termine la rédaction, en Ecosse, d'un livre de mémoires sur cette période.

Jacques CANAUD

Quand vous lirez *Colas Breugnon*, il y a un aspect qui va vous étonner sans doute. Ce sont des séquences, ce n'est pas un récit continu et il y a deux de ces séquences que je tiens pour particulièrement émouvantes, c'est *Bellette* et *La mort de la vieille*. C'est un roman d'amour qui est ainsi raconté.

On fait donc revivre la vie des gens de Clamecy à cette époque, et on les montre d'une manière très truculente, buvant, mangeant, se battant, se disputant et on peut s'étonner de cette truculence chez un homme comme Romain Rolland qui était tout le contraire d'un homme truculent. Je l'ai rencontré à deux reprises, c'était un homme maigre, de visage ascétique, fragile, frileux. Je crois que la truculence dont il fait preuve dans *Colas Breugnon* c'est une truculence un peu recherchée ; c'est sans doute l'homme qu'il aurait voulu être et qu'il n'était pas et qu'il ne pouvait être.

Enfin, il y a une chose assez curieuse, c'est que dans ce *Colas Breugnon*, on compte par centaines ce que l'on appelle des vers blancs, c'est-à-dire des alexandrins, ou des octosyllabes, parfois qui riment, parfois que ne riment pas. Alors, c'est curieux, parce que cela devient une obsession. Quand on ne s'en aperçoit pas, cela coule, mais à partir du moment où l'on s'en aperçoit, on les voit partout, un peu comme les anthèses dans les poèmes de Victor Hugo. On est, après, polarisé, et il est évident que ces vers produisent un effet singulier. Il conviendrait évidemment de discuter de l'opportunité de cette prose dans un tel récit. Je crois qu'il faut l'admettre en se disant qu'il ne s'agit pas d'un roman, qu'il ne s'agit même pas d'un conte, d'une évocation historique, mais qu'il s'agit en vérité d'un poème.

S'agissant d'une œuvre poétique, on a droit à l'expression qui soit une expression qu'on peut juger artificielle. Ce sont des conventions, comme celles du théâtre. Après tout on ne s'étonne pas de voir au théâtre les chameaux n'avoir que trois murs. Il y en a un qui est enlevé pour qu'on voie ce qui se passe dedans, c'est une convention et il faut admettre que dans *Colas Breugnon*, on emploie un langage conventionnel, précisément en raison du caractère poétique de cette œuvre.

Que dire de plus de *Colas Breugnon* ? Je pense que c'est un ouvrage qui mérite d'être retenu, qui mérite d'être lu. Lisez et même relisez *Colas Breugnon*. C'est un hymne à la terre bourguignonne nivernaise et c'est aussi un chant de gloire pour les hommes du peuple de cette époque, pour ceux qui ont lutté, pour ceux qui avaient le goût de la liberté.

Malgré tout, il n'a pas voulu devenir un terroriste ; il a même

Lucien HERARD.

NOS CONFRÈRES PUBLIENT

Les balcons du ciel

de Marcel BARBOTTE

Il est toujours difficile de parler du livre d'un ami. L'affection ne va-t-elle pas corrompre le jugement ? Heureusement, quand il s'agit de Marcel Barbotte, l'affection rejoint toujours l'admiration pour le talent.

Tous les lecteurs de cette page connaissent Marcel Barbotte. Il en est l'inspirateur et le maître d'œuvre sous l'égide de l'Académie du Morvan. Grâce à lui, le Morvan reçoit chaque mois une gerbe d'articles, de nouvelles, de commentaires qui aident le vieux pays à se définir et à mieux vivre.

Marcel Barbotte a le journalisme dans le sang. Ce jeune vieillard, maintenant qu'il est à la retraite, n'a pas oublié sa passion. Mais il a d'autres cordes à son arc. Ancien président du Syndicat d'Initiative d'Autun, il connaît sa ville comme son jardin et la chante avec amour. Critique d'un goût très sûr, il se tourne à la fois vers les lettres et les arts. Conférencier, il a semé la bonne parole à tous vents.

Marcel Barbotte est aussi romancier. Nul n'a oublié *L'émancipée*, *Les montagnes bleues*, chères à mon cœur, *Pascaline*, *Le voleur d'étoiles*. Depuis longtemps, j'attendais de lui l'ouvrage que tout écrivain se doit de mûrir au soir de sa vie. Le voici : *Les balcons du ciel*, un titre magnifique emprunté à Baudelaire :

Vois se pencher les défuntées années
Sur les balcons du ciel, en robes surannées.

Tout homme, quand beaucoup d'années ont coulé dans le temps qui fuit, s'abandonne à l'alchimie du souvenir. Il relit la trame d'une vie avec les joies, les peines, les signes du destin. Il revit son enfance, où tout naît, mûrit, éclot,

cette enfance qui porte déjà tous les espoirs, les rêves, les contradictions de l'âge mûr. C'est à la vertu d'enfance, en définitive, que se pèse une existence dans les balances de Dieu.

Ainsi de Marcel Barbotte. Nous le découvrons dans un village proche du Beuvray, le fils et l'écolier de sa mère, l'institutrice. C'est la vie immobile des campagnes, marquée par les saisons, les travaux et les jours. Le petit Marcel à qui poussent des ailes d'avenir, se demande s'il sera évêque ou magicien. S'il a divergé au carrefour, il a gardé quelque chose de l'un et de l'autre...

Après avoir flâné parmi ses ancêtres, et particulièrement le grand-père Lamy, dont il brosse un portrait haut en couleurs, Marcel Barbotte revient à sa jeunesse. Le voici interne dans un E.P.S., patageant dans l'algèbre et la chimie, déjà passionné de littérature. Mais sera-t-il professeur ? Non, le journalisme l'appelle, qu'il exerce à Verdun, Strasbourg, Nancy, Paris, Orléans, Alger... J'en oublie. Je sais ce qu'il aimait dans le journalisme : le feu de l'événement, un « balcon » pour observer les hommes et les œuvres, l'exigence de la vérité.

Cette première partie des *Balcons du ciel* ne mérite qu'un reproche. Par pudeur, Marcel Barbotte ne s'attarde pas assez et la curiosité des amis est dévorante. On a tant de plaisir à le suivre que j'aurais souhaité plus d'abondance, des développements sur les trésors d'une vie, une méditation sur le destin d'un homme exemplaire. Par exemple, il m'aurait plu de l'entendre parler de ses sources d'inspiration, de ses amitiés et de ses rencontres, ou d'une certaine Rose qui se confond avec l'histoire d'un amour, dont la silhouette est trop fugitive... Mais Marcel Barbotte

n'est pas de ces écrivains qui confondent exhibition et vie intérieure.

La seconde partie des *Balcons du ciel* est un récit délicieux, *La Saint-Andoche*, écrit en sympathie d'une plume printanière. Tout le Morvan est là, hommes et sol, à l'ombre d'un manoir, dans une atmosphère de fête où éclot un amour.

Claude Pallot, le peintre du Morvan, a illustré ce livre avec beaucoup de talent. Il lui ajoute la poésie des paysages et un grand souffle d'air pur.

Jean SEVERIN.

(Edité chez Delalande, à La Charité-sur-Loire, en vente (45 F) dans les librairies de la région ou chez l'auteur : M. Marcel Barbotte, « La Commaille », 71400 Autun, C.C.P. 1279.93 L Dijon).

Nous irons à Venise

Henry MEILLANT

Entre deux romans policiers, Henry Meillant a écrit une comédie en trois actes, alerte et bien enlevée, satire souriante de certains milieux, comique de situation et de suspense. L'exemplaire 35 F, franco port, à « Art et Poésie », 9, place de l'Hôtel-de-Ville, 91150 Etampes (C.C.P. 31826.12 La Source).

Le grand flot

Daniel HENARD

Roman dont l'action se déroule à Clamecy, évoquant la vie d'une famille de floteurs pendant la Révolution de 1848. Images saisissantes des vicissitudes et des dangers courus par les compagnons de rivière, mais aussi une grande leçon de courage et d'espoir. Dans un prochain numéro, Roger Denux analysera cette œuvre de qualité parue aux Nouvelles Editions Baudinière.

Sauver les châteaux historiques

De *La Revue des Deux-Mondes* (mai 1980) :

En ouvrant les séances du congrès de la Fédération Mondiale des Associations de Sauvegarde des Châteaux Historiques, le marquis de Amodio, qui en est le président, déclara notamment :

— Afin de payer les droits de succession, l'on finit invariablement par vendre les terres qui contribuent à l'entretien des châteaux, ou bien une partie du contenu, qui en fait un des principaux attraits. Il serait donc sensé alléger ces droits de succession, qui écrasent les propriétaires et qui, à longue échéance, ne profiteront guère à l'Etat. Les châteaux privés, ouverts au public, sont des musées historiques vivants et ne devraient pas plus payer d'impôts ou de droits de succession que ne le font les autres musées.

Il rappela que les divers National

trusts, affiliés à l'I.B.I., dont, en particulier l'écossais et l'anglais, qui représentent plus d'un million d'adhérents, ne paient, eux non plus, ni impôts, ni droits de succession, et ils considèrent qu'il serait préférable que les propriétaires puissent conserver leurs châteaux, en bénéficiant des mêmes avantages, à condition que le public puisse les visiter.

Que fera la France ?

Les écoles du peuple

Aujourd'hui où l'école du public se sent meurtrie par la suppression progressive de nombreuses classes, il semble nécessaire, et comme un devoir, à ceux qui sont attachés profondément à l'école laïque, de rappeler quels efforts, quelles luttes, quels sacrifices ont coûté à leurs aînés l'édification de ces écoles du peuple, et avec quel enthousiasme elles ont été créées.

Voici, par exemple, quelques extraits de sessions du conseil municipal du bourg d'Arleuf, en Morvan, comptant alors 2.600 habitants avec les hameaux faisant partie de la commune :

Le 16 novembre 1871. — Le conseil municipal à l'unanimité, prie M. le préfet de bien vouloir faire droit au vœu qu'il exprime d'établir la gratuité des quatre écoles communales d'Arleuf, et de faire connaître les formalités à remplir pour atteindre ce but réclamé par la commune.

Autre session 1871. — Les conseillers demandent la gratuité absolue dans les écoles, afin de donner satisfaction à la population qui a soif d'instruction.

Autre session 1871. — Considérant que l'instruction doit être pour tous, et que le devoir du conseil est de la mettre à la portée de tous les enfants sans exception ; considérant que l'instruction populaire doit avoir une large part dans la régénération de la France ; décide que l'instruction sera donnée gratuitement dans les écoles de la commune, à partir du 1^{er} janvier 1872 (accepté le 24 décembre 1871 par le conseil et tous les plus imposés de la commune, à l'unanimité). Vote une imposition extraordinaire de 4 centimes additionnels, et prie M. le préfet, en considérant le peu d'aisance générale de la population d'Arleuf, d'obtenir une subvention de M. le ministre de l'Instruction Publique.

Session du 7 janvier 1872. — Considérant que l'instruction est un moyen d'élever plus haut la moralité, l'intelligence et les vertus sociales du peuple, le conseil demande une subvention du département et de l'Etat pour la construction d'une vraie école (jusque-là, l'enseignement était donné dans des maisons appartenant à des particuliers) et d'une mairie (signé par tous les conseillers, avec leurs noms et leur

profession, ceux ne sachant pas écrire signaient d'une croix) et par tous les plus imposés.

Tant d'insistance prouvait l'ardent désir de ces paysans avides de donner à leurs enfants les connaissances qu'ils n'avaient pas reçues, et ils accueillirent avec joie et respect les maîtres formés dans les écoles normales naissantes.

Aujourd'hui, les trois écoles du village sont fermées et vendues, transformées en résidences secondaires. Cette année, il est question de supprimer une classe au bourg, là où un car groupe chaque jour les enfants des hameaux.

Les habitants de la commune ressentent ces mutilations comme une déchéance. Ils ne comprennent pas que des économies puissent se faire par l'Etat dans ce domaine, sacré à leurs yeux. Certes, les effectifs ont diminué, mais l'enseignement ne peut en être que plus profitable.

Et c'est plus que d'amers regrets, presque une révolte, qui anime nos paysans attachés à ces « sanctuaires », qu'ils ont édifiés avec tant d'ardeur et de civisme.

Mme YVARS-PLOUD